

**DENIS GUÉNOUN**

**ÉDEN**

© D.G. 2024

*Rôles :*

*A., homme.*

*E., femme.*

*L'acteur et l'actrice marquent une pause à la fin de chaque vers. Elle peut être infime, ou consistante. Mais elle y est.*

## I.

A.

Mademoiselle,  
ou Madame,  
pardonnez-moi  
je ne supporte pas de vous voir ainsi  
pleurer, seule,  
dans ce lieu de passage,  
alors que la nuit tombe et qu'il fait froid.  
Je ne sais pas ce qui vous arrive  
je ne vous le demande pas.  
Mais permettez-moi de vous proposer quelque chose,  
sans trop savoir,  
ce que vous voudrez,  
une boisson chaude ?  
Nous pourrions aller là-bas,  
où brille une enseigne,  
il fait sans doute un peu meilleur,  
je ne peux pas deviner ce qui vous ferait plaisir,  
un chocolat chaud ?  
ou autre chose, ce que vous voudrez.  
Mais s'il vous plaît, ne restez pas ainsi,  
vous n'êtes pas tellement couverte,  
le temps est humide,  
un peu de pluie n'est pas exclu.  
Vous ne dites rien. Je comprends cela.  
Je vous parais sans doute bavard,  
n'en croyez rien, en général je me tais,  
c'est la circonstance qui me pousse.  
Je tiens la parole, comme un fil,  
pour conjurer le risque de vous perdre.  
J'ai une crainte, je redoute que vous soyez en danger,  
pas un péril externe, une menace, je n'en sais rien,  
un danger de vertige, de tomber dans votre silence,  
de vous y engloutir.

Ah. Voilà que vous tremblez un peu.  
 C'est le froid.  
 Je n'aime pas, non, je n'aime pas vous voir ainsi.  
 Je ne vous connais pas, je ne vous demande rien, je n'ai sur vous aucune  
     autorité,  
 je ne fais que craindre ce que j'aperçois.  
 J'y suis sensible. J'ai aussi mes inquiétudes.  
 Il ne faut pas se fier à l'allure. On ne voit pas les tourmentes.  
 Vous regarder là, comme vous êtes, me fait mal. Si nous devions nous  
     connaître,  
 je pourrais vous dire pourquoi. Il y a une origine. Mais c'est ainsi. Pour le  
     moment, aucune importance.  
 Voudriez-vous un chocolat, chaud ?

//

Je ne souhaite pas me mêler de votre vie,  
 Mademoiselle,  
 ou Madame. J'espère que vous avez  
 où dormir.  
 La nuit tombe.  
 Un endroit paisible, dégagé de toute inquiétude,  
 chaleureux, amical. Un lieu qui vous veuille du bien.  
 J'ignore tout de vos soucis. Je voudrais qu'ils vous laissent un répit, un  
     moment,  
 que vous puissiez respirer,  
 en paix.  
 Là, je vous observe dans un grand désarroi, une solitude (dans l'instant, je  
     ne sais rien du reste), un délaissement.  
 Vous avez cessé de pleurer, c'est mieux.  
 Vos tremblements s'espacent, ils n'ont pas disparu.  
 Le lieu autour s'est vidé. Les gens, les promeneurs, ont fui,  
 poussés par la nuit qui approche.  
 Vous n'allez pas rester là, tout de même.  
 Qu'allez-vous faire ? Si le chocolat ne vous séduit pas,  
 je peux vous accompagner ailleurs, vers l'endroit où vous souhaitez vous  
     rendre. Si c'est proche, nous pouvons marcher, cela vous réchauffera,  
 moi aussi, d'ailleurs, je sens le froid qui s'imprègne.  
 Si c'est loin, je peux vous conduire en taxi.

Et si, bien sûr, vous n'avez aucun lieu hospitalier qui vous attende,  
 j'hésite à vous le dire, pour que vous n'y voyiez aucune pensée  
 déplaisante  
 je peux vous offrir un espace, chez moi, pour vous reposer, vous réchauffer,  
 dormir en paix, en sécurité,  
 et même prendre un petit déjeuner  
 copieux  
 et de bon goût.

Est-ce que vous m'entendez ? Comprenez-vous mon langage ?  
 Mon dieu j'y pense, peut-être que ce n'est pas le vôtre, vous ne saisissez  
 rien de tout ce que je vous dis,  
 ce qui expliquerait la grande ouverture de vos yeux,  
 votre regard si neutre,  
 où aucun sentiment ne paraît.  
 Faites-moi un signe alors. Indiquez quelque chose.  
 S'il vous plaît, ne restez pas ainsi.  
 Je ne peux pas le supporter.

E.

Allez-vous en.

A.

Mademoiselle ! Ou Madame !

E.

Taisez-vous.

A.

Je ne veux rien d'autre que

E.

Taisez-vous !  
 Cessez d'envahir mon silence !

Personne ne me laisse.  
 Tous veulent me prendre.  
 Je ne demande rien.

A.

Ce n'est pas vrai. Vous pleurez.

E.

Je ne pleure plus. Voilà.  
Laissez-moi tranquille.

Vos paroles ajoutent à mes pleurs.  
C'est pire.

Vous pensez que je ne vous ai pas vu arriver ?  
Votre miel, votre sirop ?  
Votre chocolat !  
Je connais cette série. J'ai tout vécu.  
Vous avez l'air sincère. Vous croyez que ça suffit  
pour m'emporter ?  
Dans le bistrot à côté ? Vos partenaires ?  
Allez-vous en. Je ne veux pas vous regarder.

Monsieur, je suis une boule de haine.  
Je vous hais, vous et tous vos semblables.  
Je le connais, le refrain de la miséricorde.  
Vous m'avez tous conduite ici,  
dans ces pleurs, sous cette pluie.

A.

C'est vrai. Il se remet à pleuvoir.

E.

Et on sent le vent maintenant. Vous pouvez ajouter le vent.  
Vous voudriez que je vous raconte tout. Je ne le ferai pas.

A.

C'est vrai. Je le voudrais.

E.

Ne comptez pas sur ma misère. Je vois vos mains.  
Vous voulez me capturer. Prendre mon histoire.  
Ne comptez pas là-dessus. Monsieur. Je suis rétive.  
Je suis une batterie de combat. Vous n'aurez pas mon histoire.  
Je vais me taire. Longtemps. Jusqu'au bout. Vous ne saurez rien.  
Et fermez cette bouche ! Je ne veux rien apprendre de la vôtre.

A.

Pour ça, vous n'aurez pas de mal.

E.

Je ne vous crois pas. Vous êtes au bord de tout me dire.  
Je n'en veux pas.  
Je ne suis pas de cette espèce. Personne ne m'a eue.

A.

Personne ?

E.

Vous demandez mes confidences !  
Je vous vois. Je vous sais.  
Non, personne, vous n'en saurez rien.  
Je suis une bête à cornes. Un taureau.  
Sauvage, en fuite.  
Rien ne me tient. Pas même les regards.  
Je veux rester là, seule.  
Ah, le petit déjeuner de bon goût.  
Vous êtes un serpent.  
Si vous ne voulez pas déguerpir,  
je m'en vais.  
Vous m'avez pris mon refuge.  
Vous puez, Monsieur.

A.

C'est la pluie. Je suis trempé.

E.

Il faut apprendre. Tenez-vous.  
Passez une nuit aussi mauvaise que possible.  
Repentez-vous. Ayez honte.

## II.

*Chez lui. Le petit déjeuner.*

A.

Tu veux un pyjama ?

E.

...Pourquoi pas ?

//

A.

Tu as l'air d'un clown.

E.

C'est déplaisant ?

A.

Si tu savais !...

//

Qu'est-ce que tu aimes, le matin ?

E.

Le jour. La vie.  
– non. Du café ?

//

A.

Céréales ? Pain ?

E.

Du pain.



A.

Noir. Ça ira ?  
Beurre ? Miel ?

E.

Confiture ?

A.

Oui !

//

A.

Comment était le sommeil ?

E.

Bon.  
Le tien ?

A.

Plutôt bon.  
Quelques réveils, mais c'est passé.

E.

Longtemps, j'ai entendu mon frère dire :  
le petit déjeuner, c'est le meilleur repas. Celui de la joie complète.  
C'est vrai.  
Le tien est de bon goût.  
Le soleil arrive dans ta cuisine.  
Et quand on a bien dormi  
c'est comme si le jour était  
grand ouvert.

A.

J'en suis heureux.

//

Tu vas vouloir  
une douche ?

E.

Oh oui.

A.

Je ne te demande rien, mais  
j'aimerais seulement savoir si

E.

Donc tu me demandes quelque chose.

A.

C'est vrai. Seulement ceci :  
est-ce que tu sais comment tu vas passer ta journée ?  
est-ce que tu sais où tu vas ?  
Je ne te demande pas où tu vas,  
seulement de me dire si tu sais.  
Excuse-moi, mais je voudrais que ta journée soit  
bienveillante.  
Quand je te sentais dormir, dans la chambre d'à côté  
ce n'était pas rien.  
Je voudrais que la vie te soit  
favorable.  
Même si nous ne nous voyons plus.

E.

Merci.

A.

Est-ce que nous nous reverrons ?

E.

Je te crois  
pour avoir dit que tu ne demanderais rien  
donc ce n'est pas une demande.  
Alors c'est une question.  
Personne ne connaît la réponse.  
Ni celui  
ou celle qui veut croire que oui,  
ni celle ou celui qui voudrait jurer que non.  
Tu ne le sais pas. Je ne le sais pas.  
Et s'il y avait quelque chose comme une puissance céleste,

elle ne le saurait pas non plus.

A.

Comment va la confiture ?

E.

Je ne suis pas familière  
de ce fruit. Il est bon.

Le pain est parfait. Le café, un peu fade.

Tu ne m'as pas proposé d'œufs, ni de saucisses, ni de poisson cru,  
et toutes ces absences me rendent  
euphorique.

Si la douche est à la hauteur,  
ce sera mon meilleur réveil depuis  
un certain temps. Tu as des serviettes ?

A.

Oui. Je t'en donne une grande,  
épaisse. Et une autre,  
plus petite. Fais attention au mélangeur, il est désagréable,  
avec une oscillation minuscule, l'eau devient brûlante.  
Il faut un tact  
de bijoutier.

E.

Je te remercie  
d'avoir tenu à l'écart  
tout ce qui aurait pu troubler la nuit.  
Le canapé de ton salon était  
impeccable.

Je ne veux pas de ton récit,  
mais pour moi, quand la nuit avançait,  
quand j'ai senti que gagnait  
le sommeil  
et plus encore ce matin, au petit jour,  
sous la lumière qui traversait le store,  
devant ta tête,  
quand tu as renversé la tasse,  
c'était  
bien.

Reste la douche, pour confirmer.  
Ces serviettes ?

A.

Merci aussi.  
Pour ça.

### III.

*Deux ans plus tard.*

A.

Comme tu as changé !

E.

Deux ans...  
Je ne le dirais pas exactement de toi.  
Tu parais  
intact.

A.

Mais, à ce point !  
Comment est-ce possible ?

E.

J'ai vécu.

A.

Donc, pas moi...

E.

Désolée. J'ai parlé trop vite.

//

A.

Alors ?

E.

J'ai travaillé.  
Gagné beaucoup d'argent.

A.

Dans quel domaine ?

E.

Bof.  
Les affaires.

A.

Tu n'as pas l'aspect  
d'une femme d'affaires.

E.

Les affaires ont changé.  
Et toi ?  
La vie ?

A.

Ça va. Je fais aussi  
mes petites choses.

E.

Toujours ta tête.  
Le Clown !

A.

Merci.

//

E.

Ces deux années,  
j'ai souvent pensé  
que s'il arrivait  
que je te revoie, je te demanderais  
un éclaircissement.  
Je peux ?

A.

Bien sûr.

E.

C'est peut-être  
intime.  
Ce soir-là, tu m'as dit  
que tu ne supportais pas

de voir une femme pleurer.  
 J'aurais pu penser  
 à une solennité,  
 la grande âme.  
 Je ne l'ai pas senti comme ça.  
 J'ai supposé  
 un événement, derrière.  
 Je me trompe ?  
 Tu peux me le dire ?

A.

C'est comme une scène.  
 J'avais  
 une dizaine d'années, sans doute.  
 Dans la cuisine.  
 On mangeait dans la cuisine.  
 Tous les trois, le frère déjà parti.  
 Mon père assis, à table, moi en face.  
 Ma mère debout, à côté.  
 Il y avait eu  
 un différend.  
 C'était très rare. Ils formaient ce qu'on appelle un couple  
 uni. Vraiment.  
 L'occasion était minuscule.  
 Une affaire de cuisine,  
 si je me souviens bien.  
 Ma mère ne se trouvait pas bonne cuisinière.  
 C'était une intellectuelle,  
 pas à la manière d'aujourd'hui,  
 discrète.  
 Elle faisait ce qu'elle devait,  
 son travail, son ménage  
 (mais il y avait une aide)  
 prenait soin de nous  
 et, lisait énormément.  
 Elle vénérât la culture  
 les écrivains, les femmes,  
 elle n'en parlait pas trop  
 expliquait très peu  
 elle lisait, sans cesse.

Par moments, elle donnait un avis,  
en particulier sur ce que nous, les deux enfants, nous devions lire,  
ou pas encore.

Il y avait deux sortes de livres,  
ceux qui étaient *pour nous*  
et les autres, qui n'étaient pas interdits,  
mais qui n'étaient pas pour nous,  
pas encore.

Ce jour-là, mon père, à voix très forte  
l'a fustigée.

Il avait beaucoup de respect  
pour elle, il nous enseignait le respect  
pour elle,

tout homme devait un respect absolu  
à sa mère

il l'aimait,

ils s'aimaient, tous les deux,

un amour profond, partagé,

j'en suis sûr.

Mais son style était autoritaire

il se retenait, puis explosait.

Ce jour-là, il a crié, fort, il a été dur  
pour lui reprocher –

je crois qu'il s'agissait

de moi,

de ce qu'on me donnait à manger,

peut-être avais-je réclamé un autre morceau de viande,

je n'avais pas faim, c'était pour faire l'intéressant,

devant lui, simuler un gros appétit

Parce qu'il trouvait que c'était bien

manger beaucoup.

Elle avait dit, avec sa douceur

de toujours

que j'avais beaucoup mangé déjà

que cela me ferait peut-être du mal.

Il a explosé.

Des choses ressortaient, là, obscures,

qu'aujourd'hui je devine à peine.

Elle est restée silencieuse, debout,



à côté de la table,  
et a pleuré.  
Sans bouger, en silence.  
Je crois maintenant  
que je n'avais jamais vu cela.  
Quand les larmes ont coulé sur ses joues,  
sans bruit,  
je me suis levé, pour sortir.  
Il me l'a interdit. Il a exigé que je voie, que j'entende.  
Il n'était pas cruel, seulement  
certain d'avoir raison.  
Si je parlais, il devenait le bourreau.  
Il voulait que son fils comprenne  
qu'il avait raison. Qu'elle avait tort.  
Qu'elle était trop raisonnable, mesurée  
ne laissant jamais aucune place  
au débordement  
et qu'il étouffait, qu'il avait besoin d'excès, de fête  
que c'était lui, l'opprimé.  
Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite.  
Je revis cet instant,  
figé.  
Il est assis, devant, parle trop fort, je n'entends pas ce qu'il dit.  
Je suis assis, en face, je sens que tout a lieu parce que j'ai redemandé de la  
viande, pour faire l'intéressant.  
Je vois Maman, à côté, debout, immobile,  
les larmes coulent  
en silence  
sur sa face.  
Depuis ce jour, je suppose,  
toute vision d'une femme qui pleure  
m'est insupportable. Je n'exagère pas.  
Toujours, c'est par la faute d'un homme  
ou deux, dont je suis.  
Mais, ils ont vécu une belle vie,  
leur amour a été beau,  
avant, et après.

E.

Tu habites toujours

le même appartement ?

A.

Oui.

E.

Tu y es bien ?

A.

Plutôt.

Pourquoi ?

Mauvais souvenir ?

E.

Pas du tout.

Pas du tout.

A.

Je connais un beau jardin,  
pas loin d'ici.

Avec ce temps, il doit être  
agréable.

Veux-tu qu'on aille  
un peu au soleil, ou à l'ombre ?  
Il y a de beaux arbres.

E.

Volontiers. C'est loin ?

A.

Non, je te l'ai dit.

Pas du tout.

## IV.

*Le Jardin.*

A.

En Allemagne,  
dans une ville nommée Dresden,  
se trouve un musée,  
où sont exposées deux toiles,  
de Lucas Cranach.  
Tu connais ?

E.

Pas du tout.

A.

Deux très grands portraits, en pied,  
séparés, d'un homme, et d'une femme,  
nobles, riches,  
couverts de vêtements luxueux.  
Lui est un duc,  
de Mecklembourg, je crois,  
elle, me semble-t-il, son épouse.  
Dans leurs tenues d'apparat,  
chargées  
ils posent, chacun dans son cadre,  
mais les deux toiles sont proches.  
Ils nous regardent, de face.

E.

Pourquoi penses-tu à eux ?

A.

Quand j'ai leurs images en tête,  
– mais ça s'explique, il y a une raison –,  
sous leurs habillements, j'aperçois leurs deux corps.  
Ce ne sont pas des tenues très serrées,  
comme aujourd'hui des coureurs, dans la rue,

au contraire.  
Mais, sous le volume des habits,  
je les vois.

E.

Tu viens souvent ici ?

A.

Oui.  
Je trouve le jardin très beau.  
Pourtant il est désert.

E.

Tu connais le nom des arbres ?

A.

Non... De petites plaquettes sont fixées  
sur certains troncs. Je regarde.  
Et toi ?

E.

Un peu. Certains.  
Mon grand-père les savait.  
Il les observait, longtemps.  
Je ne sais pas ce qu'il voyait.  
Je ne le pense pas  
occupé de rêveries vagabondes,  
j'imagine des pensées précises,  
techniques,  
nervures, parasites,  
insectes,  
saisons, cultures  
dont je ne sais pas les noms,  
mon grand-père n'était pas d'ici  
il en parlait dans sa langue.

//

Il fait bon, dans ce jardin.  
Pourquoi évoquais-tu, à l'instant,  
sans la dire,

une raison précise  
à ce que tu voyais  
au travers des deux grands portraits ?

A.

Plus tard.

E.

En ce moment, je voudrais  
que nous soyons côte à côte,  
et non pas face à face,  
debout, comme j'imagine tes deux tableaux,  
mais nous touchant,  
sur le côté, par les épaules.

A.

Faisons-le.

//

Nous voici.

E.

Devant les arbres.

A.

Quel silence.

E.

Et l'air.

//

Je crois que nous pourrions nous dévêtir.

A.

Faisons-le.

E.

Maintenant ?

A.

Il ne vient jamais personne.

E.

Allons.

//

A.

Côte à côte ?

E.

C'est mieux.

A.

Mais on a tout de même le droit  
de se regarder ?

E.

Bien sûr.  
Ce n'est pas le but, mais on a le droit.

//

A.

Qu'est-ce que tu en penses ?

E.

Je pense que tu es  
un animal bizarre.  
Tout est parfait, de haut en bas.  
Et puis il y a ce volume étrange,  
comme imprévu dans le plan.  
Un défaut, un surplus.  
Mais

A.

Quoi ?

E.

Plus tard.  
Je peux toucher ?

A.

Bien sûr.

//

E.

Et toi ?

A.

C'est très différent.  
Les formes sont un peu étranges,  
anormales,  
comme légèrement déformées.  
Les épaules. Les hanches  
élargies, rondes,  
juste sous la taille serrée.  
La coulée des jambes.  
Mais, au lieu de cette excroissance que tu dis,  
en effet je ne vois rien d'étrange. Au contraire.  
Tout au contraire. La perfection.

E.

Même les poils ?

A.

Je reconnais. Pourtant.

E.

Et les mamelons ?

A.

Ah non ! Les mamelons, c'est  
parfait ! La rondeur !  
On ne pourrait pas imaginer  
qu'ils manquent.

E.

Parce que tu les as aussi.

A.

Non, non, pas pour ça.  
C'est parfait.

E.

Tu touches ?

//

E.

Tu es parfait.  
Et je soupçonne,  
c'est bête,  
que le volume supplémentaire, inutile,  
réalise la perfection.

A.

Mais il ne te prive pas.  
Tu es complète.

E.

Non, il ne me prive pas.  
Mais la perfection m'épate.  
Tout. Pourtant, il y a des défauts.

A.

Oui, la torsion des muscles, des mollets  
autour des tibias.  
Le vélo.

E.

Mais non ! C'est parfait !  
La torsion des mollets, c'est accompli, c'est exact.

A.

Ta ligne est plus pure.  
Avec des défauts.



E.

On pourrait s'allonger.  
Côte à côte,  
nous touchant juste des épaules,  
et un peu des hanches.

A.

Vers le ciel ?

E.

Bien sûr.  
Et s'il vient des visiteurs ?  
Il doit y avoir des gardiens !

A.

On dira qu'on bronze.

E.

C'est convaincant...

A.

Juste un homme, parfaitement cinglé,  
et une femme totalement folle,  
qui bronzent.

//

E.

Qu'est-ce que tu voulais dire,  
Tout à l'heure, de tes toiles ?

A.

Maintenant c'est ridicule.

Il y en a deux autres, à côté, qui leur ressemblent énormément, avec un homme d'un côté, et une femme, de l'autre, nus, ce ne sont pas les mêmes personnes, sans doute pas les mêmes modèles, les toiles ont été peintes à quinze ans de distance, au moins, et les visages sont dissemblables, même les corps n'ont pas la même silhouette, et pourtant ce sont eux, les deux nobles sous les parures, les toiles s'appellent, Adam, Ève, dit maintenant c'est ridicule.

E.

Entre nous  
rien jamais ne sera plus  
ridicule.

//

Crois-tu qu'on pourrait avoir un enfant ?

A.

Ensemble ?  
De la façon dont on s'y prend, jusqu'à maintenant,  
cela ne semble pas  
acquis.

E.

Oui.  
Mais plus tard ?

V.

*Plus tard.*

E.

D'accord, la convention était  
de ne pas chercher à se joindre.  
Mais, tout de même,  
par moments c'était difficile, non ?  
Tu n'as pas trouvé ça difficile ?  
Tu ne dis rien.  
Tu ne dis rien ?

A.

Je suis  
interloqué.

E.

Par quoi ?

A.

Être là.

E.

Oui,  
c'est encore nous.

//

Qu'as-tu fait ?

A.

Un long voyage, très long.  
Sur des terres  
éloignées.  
En accostant, je ne voulais pas rester sur le port.  
J'ai acheté une moto.  
Il n'y a rien à louer.  
Je suis parti, sur des routes,  
enfin, des routes,  
terre et pierre,  
pierres, pierres,  
j'ai chaviré  
tiré la charrue,  
jusqu'à trouver  
comme un village,  
bien trop grand pour un village,  
des gens nombreux,  
je me suis installé, là,  
enfin, installé,  
j'ai vécu.  
Assez longtemps.

E.

Tu as travaillé ?

A.

Quand ils m'ont vu arriver avec la moto,  
ils ont pensé que je savais faire des choses,  
l'électricité, la technique.  
J'ai essayé. Des déconvenues, quelques petits miracles.  
Assez pour qu'ils m'ouvrent leur table,  
et une place pour dormir.  
Ils vivent  
ensemble. Pas sous le même toit,  
différentes baraques,  
où rien n'est fermé,  
aucune fenêtre, tu parles,  
l'air traverse tout, il fait chaud,  
aucun risque de froid, mais la pluie,  
les pluies...  
Ils mangent nombreux à une même table.

E.

Et les femmes ?

A.

Oui, les femmes, tout le monde.  
Les enfants.  
C'est joyeux,  
on s'entend à peine.

E.

Tu ne parlais pas leur langue ?

A.

J'ai appris, comme ça.

//

E.

C'était bien ?

A.

Oui,  
c'était bien.

//

J'ai eu un enfant.

//

E.

Il, elle,  
quel âge ?

A.

Il. Cinq ans.

E.

Où est  
-il ?

A.

Chez moi.

E.

Tu l'as enlevé ?

A.

Pas du tout. Sa mère me l'a demandé,  
à sa façon.

Indiqué, en tout cas.

Elle en a cinq autres. C'était trop. Celui-ci ne trouverait pas sa place. Avec  
ce père.

Il était agité, bougeait tout le temps,  
intenable.

Elle m'a fait signe. Pars. Avec le petit.

E.

Signe ?

A.

C'est une femme particulière. Elle est muette.

Très belle. Un regard de feu.

Sourire de paix. Rire fort, sonore, aux éclats.

Beaucoup d'autorité. Là-bas on la suit, on demande ses ordres.

C'est elle qui commande, presque.

Pas sur tout, mais souvent.

Elle est  
hautement respectée.  
Quand elle a fait comprendre que je devais partir, avec le fils,  
tout le monde a obéi.

E.

Et toi ?  
Tu l'as quittée,  
sans peine ?

A.

Avec beaucoup de peine. Je suis parti  
pour lui, d'abord.  
Et peut-être par peur, un peu.

E.

Il vit ici.

A.

– avec moi. Il a appris sa nouvelle langue  
à une vitesse d'éclair.  
Il suit l'école. Brillant.  
Aisance de corps, de  
verbe. Ça rayonne.  
Il nous regarde avec humour,  
calme,  
un œil de feu, comme sa mère.  
Je fais mon possible.

//

E.

Je voudrais le rencontrer.

A.

Il qu'il t'adopte.  
S'il me voit avec une femme, je devine  
en lui  
une rage, je sens l'animal des forêts.

B.

Je saurai m'y prendre.  
Les animaux sauvages ne sont pas  
les plus jaloux.  
Et,  
j'aime  
les enfants.  
Comme des bêtes.

A.

Tu as un enfant ?  
Une ?  
Des enfants ?

## VI.

A.

Qu'est-il arrivé ? Tu n'es plus la même.

E.

C'est prévisible, non ?  
Toutes ces années.

A.

Ce n'est pas de cela que je parle.

E.

J'ai vécu.

A.

Heureuse ?

E.

J'ai plongé dans le sexe.

A.

Le sexe.

E.

J'ai laissé venir les secousses.  
Je les ai attendues.

A.

Un homme, plusieurs ?

E.

Et toi,  
as-tu connu un homme ?

A.

Je peux répondre oui,  
et non.  
Dans les deux cas,  
c'est faux.  
As-tu aimé une femme ?



E.

Oh oui.  
 Mais je ne pourrais pas dire  
 que c'était le sexe.  
 Tout, les corps, les lits, les sauts,  
 les nuits, les matins.  
 Les après-midis, sans bouger,  
 au soleil.  
 Mais,  
 je ne dirais pas que c'était  
 le sexe.

A.

Et des hommes ?

E.

Oui. Oh.  
 J'ai parcouru des extrêmes.  
 Très différents.  
 J'ai poussé au bout.  
 J'ai connu  
 des parties de moi  
 inaccessibles.  
 Des corps dans le corps.  
 J'ai hurlé.

A.

De douleur ?

E.

Pas trop.  
 Un peu. Mais d'autre chose.  
 J'étais  
 défaite.  
 Ou,  
 au contraire, tellement ramassée,  
 resserrée, concentrée  
 sur une pointe  
 des corps, de la gorge,  
 où je ne savais plus rien

de moi, ni du reste  
il me semblait  
passer au fond d'un tunnel  
de nuit, immense, vide,  
astrale

A.

De la joie ?

E.

Je ne sais pas.

A.

Du plaisir ?

E.

Bien sûr,  
mais aussi,

A.

quoi ?

E.

je ne sais pas

A.

de la tendresse ?

E.

peut-être, par moments,  
incertaine,  
intouchable

A.

et ?

E.

je ne sais pas, je te dis que je ne sais pas,  
de l'effroi, sans aucun doute,  
de la haine,  
de la peur, sans fond, de la peur,  
des roulements de sexe

où le plaisir et la peur s'enroulent l'un dans l'autre  
sans se délier

A.

et la joie ?

E.

non, pas la joie, dans ces moments, pas la joie  
du plaisir, sans doute mais je ne sais même plus,  
de la peur,  
et encore,  
une indifférence,  
à tout,  
une insensibilité  
à tout,  
un démon,  
du démon,  
tu me questionnes comme si tu n'avais jamais vécu  
jamais rien,  
comme si tu n'avais jamais traversé  
ces limites  
ce tunnel

ça ne te dit rien ?  
tu ne l'as pas senti ?

A.

Quoi ?

E.

Le sexe !

A.

Je ne sais pas.  
C'était sûrement  
différent.  
En t'écoutant, j'ai peur aussi

E.

De moi ?

A.

Non !  
 De t'avoir perdue.  
 Je n'en ai jamais eu peur,  
 même sans te voir, des années,  
 sans nouvelle,  
 je n'ai jamais craint  
 de t'avoir perdue.  
 Là,

E.

là, oui ?

A.

je ne sais pas. Une peur.

E.

As-tu remarqué  
 que des enfants montrent  
 une force dans la joie,  
 peuvent avoir une force,  
 à quoi nous n'atteignons jamais ?  
 As-tu été  
 foudroyé de leur rire,  
 même bébés, bébés déjà,  
 leur rire total,  
 sans aucune ombre,  
 la joie totale,  
 sans aucune réserve  
 N'as-tu pas pensé que,  
 si cela nous semble  
 absolument interdit,  
 pas la joie,  
 mais cette joie  
 solaire, plein midi,  
 absolue,  
 ce rire intégral,  
 en courant, en jouant, en tombant,  
 ou, par des chatouilles,  
 si nous ne pouvons plus jamais nous laisser prendre par cette joie

à ce point  
ou plutôt, je vais le dire à l'envers,  
s'ils en sont capables, sans aucun effort,  
souvent, longtemps, même après des pleurs, du mal,  
lorsque leur rire refléurit sans peine  
sans ombre,  
s'ils en sont capables  
et pas nous  
c'est parce qu'ils  
ou elles  
n'ont pas connaissance  
du sexe ?

A.

Je n'y ai jamais pensé.  
Parce que je ne me suis jamais résolu  
à cette extinction que tu dis,  
je veux la joie, sans ombre,

E.

tu peux répéter ça ?

A.

je veux la joie, sans ombre

E.

comme ça m'étonne

A.

de moi ?

E.

oui, mais  
pas seulement

## VII.

*Sans aucune indication sur le temps. Ni passé, ni pas.*

E.

Où est ton fils ?

A.

Chez des amis.

E.

Avec des enfants ?

A.

Bien sûr.  
Il dort là-bas.

E.

L'expression de ton visage  
n'est pas habituelle.

A.

Quelque chose ne tourne pas rond  
dans le ventre  
j'ai mangé  
une saloperie

E.

Je ne te crois pas.

//

Je vois ton cœur, ton scan.  
Tu es jaune.

A.

C'est raté.

E.

Quoi ?

A.

Tout. Toute la manœuvre.  
J'ai vécu pour rien.

E.

Pourquoi ?  
Pourquoi maintenant ?

A.

Je voyais autre chose.

E.

On a tous bifurqué.

A.

Tu as gagné de l'argent.  
tu as fait des affaires.  
réussi  
Changé de métier  
chaque fois pour aller plus haut  
tu as sué, tu as eu peur  
tu as entassé des victoires  
Je ne voulais pas gagner de l'argent,  
mais c'était pour autre chose  
Regarde-moi.  
À quoi ça ressemble ?  
je n'ai ni l'argent  
ni le reste

Oui, j'ai travaillé, je travaille,  
oui, ce que je fais  
n'est pas absolument dénué  
de valeur  
mais c'est petit, c'est fixe  
regarde-moi,  
je vieillis,  
mais mal  
regarde !  
tout s'éloigne

il ne s'agit pas de l'argent  
 ni de réussite, ni de rien  
 c'est autre chose

je voulais être cycliste, monocycliste, paradeur  
 clown-poète  
 faire plier les routes  
 tirer des cortèges  
 des clameurs  
 m'arrêter, sans raison  
 sur le bord  
 respirer les vallées  
 instaurer des monastères  
 fonder planter

Où est-ce ?  
 Où les vois-tu, mes usines,  
 mes clubs  
 mes récitals  
 mes classiques

//

Tu t'es baignée, noyée  
 dans le plaisir  
 engloutie  
 j'ai vu tes yeux  
 chavirée  
 vers l'arrière,  
 enfoncée dans le nuage  
 tu as lâché  
 tu as râlé de plaisir  
 supporté le poids des hommes, des bêtes hommes ou femmes  
 qui suffoquaient  
 de te voir jouir de t'entendre  
 Oui, j'ai passé  
 dans le plaisir  
 reçu, donné  
 – effacé



comme les couleurs pâlies d'une photo  
qui ne tient pas

j'ai vécu – pourquoi ?  
c'est trop tard  
mes serments  
jurés

je sais ce que tu penses  
je n'ai pas le droit  
de dire cela  
d'accord  
à cause de mon fils  
d'accord  
il ne s'agit pas de mon fils  
je l'adore  
je ne l'abandonnerai jamais  
et quand je le vois vivre  
j'oublie  
au fond du trou

mais moi, j'ai vécu  
pour quoi ?  
je ne vis pas  
pour mon fils  
ça n'a aucun sens  
je lui donne  
ce que je peux  
Et tout le reste ?

E.

Cette femme, lointaine,  
elle avait un corps,  
elle a un corps

A.

oui, enveloppé en elle-même  
enroulée dans une spirale  
particulière  
belle

costaud  
 tellement forte  
 tu verras son fils, il est beau, comme elle  
 ce n'est pas son corps, d'accord  
 elle son corps est vif, mat,  
 large  
 bien que mince  
 Avec elle je suis seul  
 et partout  
 avec toutes les autres, avec tous

Pourquoi tout ça  
 ces années immobiles

//

Vois-tu, je ne voulais  
 ni la fortune ni la gloire  
 ni rien ni –  
 Quelque chose qui dépasse  
 qui éclaire  
 un soleil dans la tête  
 ou une nuit, mais claire  
 limpide  
 du ciel du vent

j'ai toujours cru que j'irais  
 au fond  
 que rien n'allait m'arrêter  
 je sais  
 que je n'irai pas  
 que ça va finir  
 sans aucun soleil blanc  
 ou noir

la lumière s'est éteinte  
 la grande manœuvre  
 a raté

pourquoi tout ceci  
 a-t-il eu lieu ?  
 Pourquoi  
 j'ai vécu ?

//

E.

Maintenant tu pleures  
 te voici qui pleures, là,  
 devant moi,  
 tombé  
 agité de sanglots

Pleure, toi, c'est juste  
 il le faut  
 ne retiens rien  
 laisse couler, laisse vider  
 tout, laisse passer  
 pleure, oui, suffoque, halète,  
 rejette, rejette,  
 ne parle pas,  
 tu ne parles pas  
 c'est mieux  
 qui parle ne pleure plus  
 vraiment,  
 ne parle pas  
 pleure, encore, beaucoup  
 j'écope les larmes  
 dans un vase  
 je les reverse, au loin

//

Pendant que tu manges la terre  
 la nuit avance  
 je sens le souffle bleu  
 qui vient va tout guérir  
 il faut la croire la nuit  
 c'est elle qui guide

qui sait

ne reste pas seul, ce n'est pas juste  
ne t'enfonce pas dans la cuve  
ma maison ne ressemble pas à la tienne  
le désordre est différent  
mais bien aussi  
j'espère qu'elle te plaira  
assez pour t'endormir

tu verras un certain luxe  
j'espère  
qu'il ne va pas te dégoûter

J'espère aussi qu'un jour  
il pourra s'y trouver bien, lui  
ce ne sera pas facile  
il faudra qu'il vienne  
un moment, bref,  
pour jouer, j'aurai des jeux  
il voudra rentrer après  
c'est bien  
il aura raison  
un jour j'espère  
qu'il y restera  
de bon cœur

mais ce soir tu peux, toi,  
il n'y a pas d'obstacle  
tu ne vas pas retourner là-bas  
j'aime ta maison  
j'y ai traversé une grande obscurité  
de loisir,  
dans ce lit profond où j'étais libre  
non, pas le lit le canapé  
j'ai bien  
sommeillé

//

compagnon de ma route  
 toi l'homme  
 de cette vie  
 viens passer la nuit prochaine  
 dans ma cabane

//

A.

J'ai peur.

E.

de quoi ?

//

E.

Veux-tu  
 avoir un enfant  
 avec moi ?

veux-tu  
 que nous ayons un enfant  
 tous les deux

A.

comment cela pourrait  
 comment

E.

oh, mais  
 nous en sommes  
 tout à fait capables  
 je le sais  
 je connais ton corps  
 je l'ai vu  
 le mien aussi est capable  
 je le connais  
 je reçois les fréquences  
 Il faudra se donner

beaucoup, beaucoup  
de contentement  
mais on peut

//

Tu veux ?

A.

Oui.

//

A.

Et toi ?

E.

Oui.

A.

Quand ?

E.

on verra.  
Cette nuit,  
ou après.  
Depuis un instant nous sommes  
indestructibles.

//

A.

Comment est  
ton petit déjeuner ?

E.

Luxuriant, je t'assure. Tropical.  
Prométhéen.

## TABLE

I. ....	3
II. ....	8
III. ....	13
IV. ....	19
V. ....	26
VI. ....	32
VII. ....	38
TABLE.....	47